

ITSUO TSUDA

la découverte d'un enseignement atypique

Interview-témoignage de Régis Soavi

son élève de 1973 jusqu'à sa mort en 1984 et Conseiller technique de l'École Itsuo Tsuda



(C) Photo : Horst Schwickerath — hs@aikidojournal.fr.
Régis Soavi, 2011 pendant l'entrevue à Paris.

J'ai entrepris ce travail afin de libérer les individus de l'engrenage social, de leur faire comprendre qu'il n'y a pas d'autre maître que soi-même, et qu'un échec vaut parfois mieux qu'une réussite.

(Itsuo Tsuda, Un – Le courrier du livre, Paris, 1978)

‡ *Bonjour Régis Soavi. Vous avez rencontré M^e Itsuo Tsuda au début des années 70. Il était arrivé depuis peu en France pour faire connaître le Mouvement régénérateur et il pratiquait aussi l'Aïkido : ces deux arts sont ancrés dans la tradition japonaise. Avez-vous perçu la rencontre avec lui et ces arts comme un choc de cultures ?*

J'ai rencontré M^e Tsuda d'abord lors d'un stage puis j'ai commencé à pratiquer avec lui dans le courant de l'année 1973. J'avais déjà pratiqué le judo, pendant de nombreuses années puisque j'avais commencé à l'âge de douze ans, mais cette rencontre avec lui, c'était complètement différent. Ce que j'avais pratiqué, c'était un judo qui se disait japonais, donc on nous transmettait quand même une culture, on essayait de voir en direction de l'Orient. Mais quand j'ai rencontré M^e Tsuda, ce choc provenait surtout de son aikido. J'avais déjà pratiqué un peu l'aïkido mais il présentait quelque chose de très différent. Nous étions habitués à avoir des techniques, et c'est ce que j'ai découvert surtout

dans les années 73 et 74, avec la Fédération, avec beaucoup d'experts. Nous étions habitués à des techniques et à un rapport de force, à un rapport de supériorité. M^e Tsuda nous montrait une toute autre direction ; cette façon qu'il avait de ne pas être là, de faire des tai sabaki étonnants... Il n'était pas là ; on attaquait fort, mais il n'était pas là, il se déplaçait de façon très simple et en même temps c'était d'un certain point de vue extrêmement efficace. De plus, il parlait peu, il n'enseignait pas beaucoup en paroles mais surtout par la vision qu'il donnait de son corps. J'ai découvert par la suite que c'était justement très japonais cette façon d'enseigner, c'était à travers ses déplacements, à travers son propre mouvement que nous apprenions quelque chose. J'étais confronté à un autre type d'enseignement, quelque chose de radicalement différent par rapport aux enseignants que j'avais eus en France et je pourrais même dire en Europe. Itsuo Tsuda était un individu étonnant de ce point de vue.

Qui plus est, de temps en temps,

quand il disait quelques mots, il nous parlait de choses que nous ignorions, par exemple le Mouvement régénérateur, Katsugen undo¹, c'est quelque chose qu'on ignorait complètement. Nous étions habitués à une toute autre mentalité, soit à un rapport de force, soit à un rapport avec des explications sur les choses, et M^e Tsuda ne réagissait absolument pas comme cela. Donc, oui, il y avait un choc des cultures, mais c'était surtout parce que nous n'étions pas du tout prêts à cela. Oui, c'était très fort.

‡ *Comment M^e Tsuda enseignait-il ?*

M^e Tsuda était un vrai libertaire, son enseignement était basé sur la liberté et la différence, c'est-à-dire qu'il ne voulait absolument pas avoir des petits Tsuda à la fin de sa vie, bien en ordre, qui répètent exactement ce qu'il avait enseigné. Tout son enseignement visait à permettre que chaque personne se développe dans la différence. Alors, bien sûr, sa technique

¹Mouvement régénérateur (Katsugen undo) sorte de gymnastique de l'involontaire, entraînement du système moteur extra-pyramidal permettant le réveil de l'individu. Découvert au milieu du XXe siècle par H.Noguchi.

était quand même précise mais il nous laissait travailler et découvrir avec ce principe de liberté, cela, c'était très important. En même temps, il y avait des moments où il était extrêmement rigide, presque dur ; ce n'était pas : je vous laisse tout faire, allez-y mes chers petits, non. Le seul fait que les séances commençaient le matin à 6h30 n'était pas évident pour les Occidentaux : on n'est pas habitués à se lever pour aller pratiquer des arts martiaux à 6h30, je dirais même qu'encore maintenant c'est assez rare. Chez M^e Tsuda, c'était tous les matins, à 6h30, donc il y avait déjà une forte contrainte. De plus, il ne supportait pas qu'on arrive en retard ; d'ailleurs on fermait la porte à clé pour éviter que des gens en retard ne pénètrent dans le dojo pendant la pratique respiratoire ou des moments comme cela.

Il était très dur aussi contre les personnes qui avaient une certaine prétention ou qui se présentaient comme des aikidokas. J'en ai subi moi-même les conséquences parce que j'étais aussi aikidoka, très vite j'avais eu la ceinture noire par M^e Nocquet et donc, au début, quand j'allais chez M^e Tsuda, j'étais quand même un aikidoka. M^e Tsuda cassait nos prétentions et n'était pas facile à accepter. Il ne les cassait pas en nous matraquant ou quoi que ce soit, mais simplement avec des petits regards parfois amusés, ironiques ou autres ; je vous assure que... on ne savait plus où se mettre,

je n'étais pas le seul dans cette situation, nous étions plusieurs ceintures noires dans ce cas... En même temps il avait un côté très généreux mais je me souviens que pour moi les premières années ont quand même été très dures. J'ai l'habitude de dire qu'il m'a fallu sept ans pour commencer à vraiment comprendre l'enseignement de M^e Tsuda, sept ans pendant lesquels j'ai pratiqué bien sûr, mais quand j'ai commencé, j'avais vingt-deux ans... À vingt-deux ans on est plein d'enthousiasme, mais sept ans à subir des remarques... légères, très petites, ironiques, satiriques, oh non ce n'était pas facile. Bien des fois je suis parti du dojo de M^e Tsuda en me disant : « Je ne reviendrai plus jamais, ce n'est pas possible, c'est insupportable, ce mec est insupportable »... et puis je revenais, évidemment, parce que cela aurait été plus insupportable de ne pas venir, il y avait une telle attraction, il aspirait les personnes, aussi bien dans la technique d'aïkido que par sa simple présence.

! *M^e Tsuda récitait le Noh et il était aussi calligraphe. Cela faisait partie de sa recherche personnelle. D'après vous, pourquoi Itsuo Tsuda considérait-il comme important que ces arts soient présents au dojo ? Que cherchait-il à faire sentir à travers cela, notamment dans un contexte occidental ?*

Justement, je pense qu'il voulait qu'on élargisse notre point de vue, que ce ne



photos : Sara Rossetti.

soit pas limité, du genre : le Katsugen undo, une espèce de méthode de santé, et l'aïkido, un art martial pas trop violent. Je pense qu'il voulait qu'on regarde un peu plus loin que ces choses. Le dojo devenait un point central par rapport à cela dans notre vie, en tous cas il l'a été dans la mienne. Le Noh par exemple, c'était quelque chose de complètement sidérant d'entendre quelqu'un qui récite du Noh comme ça après une séance de Katsugen undo pendant les stages, on n'est pas habitué à cela. D'ailleurs beaucoup de gens partaient, ils ne restaient pas pendant la récitation de Noh. M^e Tsuda parlait du Noh comme de quelque chose à quoi on se sensibilisait, ce n'était pas un spectacle, ce n'était pas du « cinoche ». Je crois que ce qu'il arrivait à faire passer à travers le Noh c'est cette vibration – qu'il faisait aussi à travers le Norito les dernières années de sa vie – une vibration de tout le corps. Mais pour cela, il fallait qu'on se sensi-

Suite page 26 ➔



Régis Soavi, 2011 pendant une conférence ...

bilise, on ne fait pas vibrer n'importe qui n'importe comment ; mais petit à petit, c'était un instrument pour lui qui permettait qu'on se sensibilise, on devenait perméables en quelque sorte. La calligraphie c'était la même chose. Oh, au début, on n'y voyait que des « signes chinois ». Là encore, apprécier une calligraphie, ce n'était pas évident. Alors il expliquait que l'important, ce n'était pas le tracé mais l'espace qu'il délimite... ce n'était pas évident du tout ! Et puis à force de voir ses calligraphies – chaque année il en ramenait une vingtaine au dojo – et aussi les calligraphies de M^e Ueshiba, peu à peu on a commencé à se sensibiliser, cela a commencé à résonner en nous. Au début on se disait que c'était peut-être comme un dessin moderne, etc. et puis peu à peu il y a eu une empreinte, quelque chose qui s'est fait en nous et j'ai moi-même commencé à aller voir des expositions de calligraphes, j'ai été voir des expositions de calligraphies de Hakuin, de Takuan, j'ai commencé à regarder les calligraphies de M^e Ueshiba. J'ai commencé à voir qu'il y avait des différences entre les calligraphies par exemple de M^e Ueshiba qui étaient

celles d'un maître de sabre, d'une puissance fougueuse etc. et les calligraphies de M^e Tsuda qui ont une certaine ironie et qui sont imprégnées de quelque chose d'extrêmement vivant. Je pense que c'était tout cela qu'il voulait que nous découvriions, que nous allions un peu plus loin que cette société de consommation métro-boulot-dodo. En écoutant du Noh et en regardant des calligraphies on se sensibilisait et notre corps répondait, physiquement. Mais il a fallu des années pour que vraiment on le comprenne et pour moi cela continue de travailler, cette résonance, elle est encore là.

‡ *L'écriture de ses livres était d'une grande importance pour M^e Tsuda : c'était, comme il disait, « les semences ». Comment avez-vous perçu cet aspect de son travail ? Est-ce qu'il était présent dans le quotidien du dojo ?*

Régis Soavi : Ah oui, il était présent, évidemment, puisqu'il publiait des cahiers de quatre, cinq pages à chaque fois, qui correspondaient à des chapitres de ses livres. Nous étions abonnés et nous recevions les cahiers à peu près une fois par mois, généralement lorsqu'il revenait de Suisse, parce que c'étaient les Suisses qui les photocopiaient. On lisait les livres chapitre par chapitre. Alors évidemment, c'était important, on discutait au dojo de chaque chapitre, nous en parlions entre nous. Cela ne nous empêchait pas d'acheter le livre quand il était fini,

mais c'était vraiment un phénomène important parce que dans ces livres il y a des aspects qu'on connaissait de la vie de tous les jours. Quand il parle des enfants ou de certaines lettres de femmes etc., nous les connaissions, cela faisait partie de notre quotidien. Puis ces sujets d'intérêt, il les développait aussi dans les conférences. On avait donc les cahiers, les conférences et le matin au petit déjeuner quand il était là en train de discuter avec nous, quelquefois il parlait de ce qu'il était en train de faire, des sujets qu'il était en train d'aborder. Ce n'était pas quelqu'un qui discourait sur la chose, mais à ce moment nous avions des informations. Et il y avait un petit jeu qui était très amusant au dojo, c'est qu'avant la sortie du livre on ne savait jamais quel allait être son titre. C'est souvent le titre d'un des chapitres, mais pas toujours, et alors à quelques-uns on pariait en quelque sorte pour dire : « Ah mais celui-là, il va s'appeler comme ça, il va s'appeler "Le triangle instable" » et puis l'autre disait : « Mais non, il va s'appeler "Respiration" parce qu'il parle dans un chapitre de la respiration », on discutait comme ça et on attendait toujours le titre avec amusement. Et de plus, chaque titre est magnifique, c'était important. M^e Tsuda leur accordait beaucoup d'importance parce qu'il savait que le titre avait un impact sur le lecteur. Quand vous voyez un titre "Même si je ne pense pas, je suis", boum ! "Le Triangle